

marchant sur une ligne toujours parallèle aux langues qui les expriment, M. Eichhoff a dû porter dans l'examen des œuvres littéraires cet esprit de comparaison, cette vue lumineuse d'une origine commune, ce sentiment « d'une chaîne infinie, qui rattache les habitants du nord à l'antique foyer de lumière qui avait éclairé le midi. » Esprit net et méthodique, malgré l'étendue et la diversité de ses études, M. Eichhoff était très-apte à présenter une revue attachante et claire de la littérature septentrionale dont il était imbu dès ses premières années. En même temps, classique par goût, ainsi qu'il l'a prouvé dans ses études grecques sur Virgile, M. Eichhoff était porté à chercher un milieu entre l'Orient et le Nord ; ce milieu, on le devine, c'est le génie d'ordre et d'harmonie au sein même de l'inspiration qui fut le don immortel de la Grèce. Cette tendance convient éminemment à qui veut initier notre pays si craintif encore, quoi qu'on en dise, devant toute hardiesse de l'imagination, à des conceptions audacieuses, au moins toujours originales. De plus, les voyages lointains de l'auteur lui donnaient cette souplesse d'esprit cosmopolite sans laquelle nous ne comprendrons jamais autre chose que nous-même, un autre génie que celui de la patrie. Nous aimons à rappeler ce que dit M. Eichhoff de l'étude des littératures étrangères : « Chaque phase politique, chaque progrès intellectuel ou matériel, rend de plus en plus indispensable cette étude. Loin de nuire à l'admiration que commandent les chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome, elle les fait mieux apprécier en ouvrant à l'esprit des aperçus nouveaux, elle étend la sphère des idées sans altérer en rien leur rectitude, elle produit une sympathie plus vive pour l'humanité tout entière. »

Le livre qui nous occupe peut être considéré comme un tableau des voyages de l'Ulysse indo-germanique, qui se nommera tour à tour Hindou, Celte, Goth ou Slave, et se